



Deux choses me séparaient d'une bonne nuit de sommeil, et j'avais le droit de tuer une seule d'entre elles.

Je marchais péniblement sur les berges spongieuses de la rivière Hirun, tous mes sens aux aguets. La crasse, les heures interminables – je m'y attendais. Tous les apprentis du village y étaient confrontés. Mais les grenouilles, je ne m'y attendais pas.

— Faites vos prières, bande de saletés, lançai-je.

Les grenouilles avaient développé une stratégie de défense qu'elles mettaient en œuvre chaque fois que je m'approchais. D'abord, une sentinelle donnait l'alarme par un grand croassement. Puis les autres se jetaient dans l'eau. Et pour finir, la brave sentinelle sautait à son tour. Effort aussi admirable que futile.

J'avais les ongles noirs de terre. Le clair de lune filtrait au travers d'une voûte d'arbres squelettiques et, l'espace d'un instant, ma main me parut différente, comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre. Une main bien plus soignée, manucurée, un peu plus faible aussi. Des mains comme celles de Niphran. Des mains capables de manier la hache comme le plus costaud des bûcherons, de tresser des nattes dans une tempête de boucles et de planter des lances dans la gueule des monstres. Pendant les premières années de ma vie, avant que le chagrin de l'assassinat de mon père dévore peu à peu Niphran comme une pourriture, avant que la santé mentale

de ma mère s'effondre, il n'y avait rien que ses mains ne puissent faire.

Oh, si elle me voyait maintenant ! Couverte de boue et bernée par les vermines croassantes de la rivière.

Hirun exhalait son brouillard opaque, insufflant la vie parmi les silhouettes osseuses et hivernales des bois d'Essam. Je me lavai les mains dans la rivière et repoussai fermement la pensée des morts.

Un croassement frénétique s'éleva derrière la racine d'un arbre. Je bondis en avant et attrapai la sentinelle, qui se débattit comme un diable. Je l'approchai de mon visage.

— Alors, tes copains chassent les grillons, et toi tu es là. Est-ce qu'ils en valaient la peine ?

Je laissai tomber la grenouille désormais inerte dans le seau et lâchai un soupir. Encore dix, ce qui signifiait que je devais encore faire plusieurs tours, en espérant que la boue ne s'immiscerait pas trop par le trou de ma botte droite. Le fait que Rory soit un chimiste renommé ne m'impressionnait pas, pas plus que cet apprentissage tant convoité. Ce qui m'empêchait de balancer ce seau et de filer au donjon de Raya, où un repas chaud et un lit confortable m'attendaient, c'était un principe de loyauté tacite.

Rory ne posait pas de questions. Lorsque j'avais surgi sur le pas de sa porte il y a cinq ans, tremblante et couverte de sang, Rory avait soigné mes blessures et m'avait emmenée chez Raya. Il avait sauvé une orpheline de quinze ans, sans histoire ni passé, d'une vie de vagabondage.

Tous mes muscles se tendirent soudain en entendant une branche craquer. Je glissai la main dans ma poche et refermai mes doigts sur la poignée de ma dague. Les soldats de Nizahl ayant une certaine prédilection pour nous fouiller au hasard, sans prévenir, je conservais habituellement ma lame dans ma botte, mais je l'avais utilisée pour dégager mon pied pris dans un enchevêtrement de fougères et l'avais laissée dans ma poche.

Je scrutai les branches alentour sans rien repérer de particulier, tout en essayant de ne pas laisser mon regard s'attarder sur les poches vides et noires entre les arbres. J'avais vu trop d'horreurs surgir du noir pour me fier à son calme apparent.

Mes yeux se posèrent sur l'endroit que je redoutais le plus – la rangée d'arbres derrière moi, tous marqués de symboles noirs identiques et affreusement précis. Un corbeau aux ailes déployées avait été gravé dans le tronc des arbres cernant la frontière de Mahair. Dans la bourbe et le chaos des bois, ces corbeaux demeuraient étrangement nets et impeccables. Traverser sans permission la ligne des arbres ainsi marqués constituait un délit passible d'emprisonnement, ou pire. Dans les villages inférieurs, où les chefs du royaume avaient déjà l'habitude de fermer les yeux sur les libertés prises par les soldats de Nizahl, ce « pire » n'était souvent qu'un début.

Ma dague en poche, j'avançai tout au bord du périmètre. De l'ongle du pouce, je parcourus la ligne de l'aile d'un corbeau. J'aurais donné toutes les grenouilles de mon seau pour avoir le courage de gratter ce symbole avec mes ongles, de l'effacer. Peut-être qu'avec un tel accès de courage, ma dague viendrait même entailler l'écorce pour défigurer les symboles de la puissance de Nizahl. Ce n'étaient ni des murs ni des épées qui nous gardaient parqués ici comme des animaux, mais de simples ciselures sur un tronc. Un coup de force de plus du royaume, se répandant sur nous comme de l'air empoisonné, contrôlant tout ce qu'il touchait.

Mes yeux se posèrent sur la grenouille sentinelle dans mon seau. Le courage n'était décidément pas récompensé. Ça n'en valait pas la peine.

Une épaisse couche de givre recouvrait la route me ramenant à Mahair. J'abaissai ma capuche presque jusqu'à mon nez dès que je franchis le mur séparant Mahair des bois d'Essam. Là, je m'engouffrai dans une ruelle pour prendre

un dédale de petites rues jusqu'à la boutique de Rory, plutôt que de risquer d'emprunter la route principale, trop exposée – et souvent contrôlée. L'obscurité se referma sur moi dès mon entrée dans la ruelle. Je posai une main sur le mur pour me stabiliser et laissai la puissante odeur de fumier guider mes pas. Un chat se mit à feuler sous une pile de caisses, arc-bouté et hérissé au-dessus de la carcasse d'un rat à demi dévorée.

— J'ai déjà dîné, mais merci pour la proposition, murmurai-je tout en m'écartant pour éviter ses griffes.

Vingt minutes plus tard, je lâchai mon seau et déversai son contenu aux pieds de Rory.

— Je demande que mes tarifs soient renégociés.

Il ne releva même pas les yeux de sa liste.

— Demande refusée. Je suis derrière, si tu me cherches.

Sur ce, il disparut dans l'arrière-boutique. J'hésitai un instant à le suivre de l'autre côté du rideau et à le frapper avec mes cadavres de grenouilles. L'odeur de la boue et des matières en décomposition s'était imprégnée dans ma peau et ne me quittait plus. Le moins qu'il puisse faire était de me payer un supplément pour le savon dont j'avais besoin pour m'en débarrasser.

Je disposai les cataplasmes, scellant soigneusement chaque pot avant de le placer dans le panier. L'une des rares fois où je m'étais attiré les foudres de Rory, c'était lorsque j'avais oublié de sceller les pots d'onguents avant de les confier au garçon employé par Yuli. Ce jour-là, j'en avais appris autant sur la propagation des maladies que sur l'éthique rigoureuse de Rory.

Rory revint.

— C'est bon, ta journée est finie. Va dormir. Je ne veux pas que ta tête fasse peur à mes clients demain.

Il se pencha sur le seau et retourna quelques grenouilles. L'âge avait altéré le visage mat et étroit de Rory. Ses longs doigts étaient constamment tachés de la couleur de sa dernière

potion, et un sillon permanent était creusé entre ses sourcils broussailleux. Je surnommais celui-ci « le stade de la rage », car je pouvais toujours évaluer son niveau de fureur en fonction de nombre de sillons se formant au-dessus de son nez. Malgré une vieille blessure à la hanche, sa minceur n'était pas un signe de fragilité. Les rares fois où Rory souriait, on voyait clairement qu'il avait été beau dans sa jeunesse.

— Si je découvre que tu as encore mis de la terre dans le fond, j'empoisonne ton thé.

Sans transition, il posa dans mes bras un paquet mal emballé.

— Tiens.

Déconcertée, je retournai le paquet.

— C'est pour moi ?

Il leva sa canne pour désigner la boutique déserte.

— À ton avis, nigaude ?

J'ouvris prudemment le tissu plié, m'attendant presque à ce que quelque chose m'explose à la figure. Mais non. C'était une paire de superbes gants dorés. Plus doux qu'une aile de colombe, et certainement bien au-delà de mes moyens. J'en soulevai un avec révérence.

— Rory... c'est trop.

Je faillis les mettre aussitôt, mais me résolus à les poser d'abord sur le comptoir pour m'empreser d'aller me décrasser les mains. Comme il ne restait pas de torchon propre, j'essuyai mes mains mouillées sur la tunique de Rory, me faisant tirer l'oreille au passage.

Les gants m'allaient parfaitement. Ils étaient souples et doux, s'ajustant naturellement à la flexion de mes doigts.

Je levai mes mains sous la lampe pour mieux les admirer. Je pourrais à coup sûr en tirer un très bon prix au marché. Même si je ne comptais pas les vendre tout de suite, bien sûr. Rory aimait à faire croire qu'il était aussi sentimental qu'une petite cuillère, mais je savais qu'il serait vexé si je revendais son cadeau dès le lendemain. On ne manquait pas

de marchés, à Omal. Les villages inférieurs avaient toujours besoin de nourriture et de quantité d'articles. Il était plus facile de faire des échanges avec eux que de quémander des bouts de ficelle en provenance du palais.

Le vieil homme me coula un sourire furtif.

— Bon anniversaire, Sylvia.

Sylvia. Mon premier mensonge, et mon préféré. Je joignais les mains devant moi.

— Un lot de consolation pour la vieille fille, c'est ça ?

En cinq ans, jamais Rory n'avait omis de se rappeler ma date de naissance – inventée, elle aussi.

— Je n'oserais qualifier de vieille fille une jeune femme de vingt ans.

En vérité, j'étais à six mois de mes vingt et un ans. Un autre mensonge.

— Tu es hors d'âge. J'imagine qu'en dessous de cent ans, tous les âges doivent se valoir, pour toi.

Il me donna un petit coup avec sa canne.

— Allez, ce n'est plus l'heure de traîner dehors pour une vieille fille.

Ce fut de bien meilleure humeur que je quittai la boutique. Je resserrai ma cape sur mes épaules et nouai la capuche sous mon menton. Il me restait une dernière tâche à accomplir avant de rejoindre mon lit, tâche qui impliquait de m'enfoncer au cœur du village plongé dans le silence. C'était l'heure où l'esprit se libérait, où le creux des briques abritait le murmure des chayatines et où le grattement des pas menus des rongeurs évoquait le bruit des morts n'ayant pas trouvé le repos.

Je savais pertinemment que la peur pouvait engendrer des formes monstrueuses dans l'ombre. Voilà de longues années déjà que je n'avais pas dormi une nuit complète et, certains jours, je ne faisais confiance à rien d'autre qu'au souffle dans ma poitrine et au sol sous mes pas. La différence entre les villageois et moi, c'était que je connaissais le nom de mes

monstres. Je savais à quoi ils ressembleraient s'ils me trouvaient, et je n'avais même pas besoin d'imaginer quel sort m'attendrait, le cas échéant.

Mahair était un petit village, mais avec une longue histoire. Ses enfants l'apprenaient de leur mère, leur père et leurs grands-parents. La superstition maintenait Mahair en vie, longtemps après que ces pages avaient été tournées.

Et c'était aussi bon pour mes affaires.

Au lieu de tourner en direction du donjon de Raya, je m'engageai sur la route des vagabonds. Des petits bouts de gras et de pâte imprégnée de miel marquaient l'endroit où les filles Halawany grignotaient entre deux courses, assises sur le seuil de la boutique de desserts de leurs parents. Évitant les chiens qui reniflaient les miettes, je vérifiai qu'il n'y avait personne susceptible de rapporter mes mouvements à Rory dans les parages.

Rory et moi avions pris l'habitude de nous pardonner mutuellement. Mais s'il apprenait que je soignais des Omalais sous son nom en fourguant des concoctions inutiles à ceux qui étaient assez superstitieux pour les acheter, eh bien, je doutais qu'il puisse me pardonner une telle transgression. Les « remèdes » que je préparais pour mes clients étaient inoffensifs. Des herbes broyées et des liqueurs modifiées. La plupart du temps, les maux qu'ils étaient censés conjurer étaient plus anodins encore que tout ce que je pouvais mettre dans mes flacons.

La maison que je cherchais était à dix minutes de marche du donjon de Raya. De l'eau s'écoulait du bord du toit affaissé, où une corde à linge courait entre deux crochets. Une culotte pour femme était tombée par terre. Je la dégageai de ma vue d'un coup de pied. Des années plus tôt, Raya m'avait appris à cacher les sous-vêtements sur la corde à linge en les attachant derrière un linge plus grand. Je n'avais pas compris la nécessité d'une telle discrétion. Je ne la comprenais toujours pas, d'ailleurs. Mais le temps m'était compté ce soir, et je

n'avais pas l'intention de le perdre pour soulager l'embarras d'une Omalaise dont j'avais maintenant la preuve irréfutable qu'elle portait des culottes.

La porte s'ouvrit en grand.

— Sylvia, Dieu merci, fit Zeinab. Elle va encore plus mal aujourd'hui.

Je frappai mes chaussures pleines de terre sur le pas de la porte et entrai.

— Où est-elle ?

Je suivis Zeinab dans la dernière chambre au bout du petit couloir. Une forte odeur d'encens me monta au nez comme elle ouvrait la porte. Une vieille femme rabougrie se balançait d'avant en arrière sur le sol, et des traces de sang zébraient ses bras là où ses ongles s'étaient enfoncés. Zeinab referma la porte et resta à une distance raisonnable. Les larmes mouillaient ses grands yeux noisette.

— J'ai essayé de lui donner un bain, et elle m'a fait ça.

Zeinab remonta la manche de son abaya pour me montrer une myriade de griffures rouges sur sa peau.

— Bon, dis-je en posant mon sac sur la table. Je t'appellerai quand j'aurai terminé.

Il ne fut pas bien compliqué de maîtriser la vieille femme pour lui faire ingurgiter une boisson tonique. Je l'approchai par-derrière et refermai un bras autour de son cou. Elle tira sur ma manche, bouche bée pour mieux respirer, et j'en profitai pour lui verser le tonique dans la gorge avant de relâcher ma pression sur son cou pour qu'elle puisse avaler. Une fois certaine qu'elle ne le recracherait pas, je la lâchai et rajustai ma manche. Elle cracha à mes pieds et me montra des dents rougies par le sang – elle s'était mordu la lèvre.

Cela ne prit que quelques minutes. Mes talents, si douteux fussent-ils, consistaient à provoquer une tromperie aussi efficace que temporaire. Sur le pas de la porte, je laissai Zeinab glisser quelques pièces dans la poche de ma cape et

feignis la surprise. Jamais je ne comprendrai les Omalais et leur fausse pudeur.

— N'oublie pas...

Zeina hocha la tête, agacée.

— Oui, oui, pas un mot, je sais. Ça fait des années, Sylvia. Si le chimiste l'apprend, ce ne sera pas par moi.

Je la trouvais assez sûre d'elle pour une femme qui n'avait jamais pris la peine de me demander ce qu'il y avait dans le tonique que je faisais régulièrement ingurgiter à sa mère. Je lui rendis son signe de la main et plaçai ma dague dans la même poche que les pièces. Des flaques de pluie malodorantes ondulaient sur le chemin de terre criblé de trous. La plupart des maisons de cette rue auraient davantage mérité le nom de taudis, avec leurs toits de chaume tremblants sur des murs joints avec de la terre et des morceaux de briques cassées.

J'évitai de justesse une enfilade de crottins de mule verte, dont l'odeur d'herbe gorgée d'eau me piqua le nez.

Les villes supérieures d'Omali avaient-elles des excréments dans leurs rues ?

La voisine de Zeinab avait éparpillé des plumes de poulet devant sa porte pour montrer leur bonne fortune à leurs voisins. Leur fille avait épousé un marchand de Dawar, et sa dot leur avait permis de manger du poulet tout le mois. Désormais, elle porterait de beaux habits et mangerait les viandes les plus savoureuses ainsi que les légumes les plus difficiles à cultiver. Elle n'aurait plus jamais besoin d'éviter les crottins de mule dans Mahair.

Je tournais au coin de la rue, comptant distraitemment les pièces de monnaie dans ma poche, quand je percutai quelqu'un.

Je trébuchai et me rattrapai à un tas de briques d'argile fissurées. Le soldat de Nizahl ne bougea pas, se contentant de froncer les sourcils.

— Identifie-toi.

La panique me monta dans la gorge. Bien que nos déplacements en ville ne soient pas limités par un couvre-feu officiel, peu de gens se risquaient à une promenade nocturne. Les soldats de Nizahl patrouillaient généralement par deux, ce qui signifiait que le partenaire de cet homme était probablement en train de harceler quelqu'un d'autre, de l'autre côté du village.

Je m'efforçai de maîtriser ma panique. Cette peur incontrôlable était un fléau. Son seul objectif était de se répandre jusqu'à ce qu'elle abolisse toute pensée, tout instinct.

Je baissai immédiatement les yeux. Soutenir le regard d'un soldat de Nizahl n'apportait que des ennuis.

— Je m'appelle Sylvia. J'habite dans le donjon de Raya, le foyer, et je suis l'apprentie du chimiste Rory. Je m'excuse de vous avoir surpris. Une femme âgée avait besoin de soins urgents, et mon employeur est indisposé.

D'après les traits de son visage, le soldat devait avoir une bonne quarantaine d'années. S'il avait été un patrouilleur omalais, son âge n'aurait pas eu beaucoup d'importance. Mais les soldats de Nizahl avaient tendance à mourir jeunes et de façon violente. Si cet homme avait survécu assez longtemps pour avoir de telles rides au front, ce devait être soit un adversaire redoutable, soit un lâche.

— Quel est le nom de ton père ?

— Je suis une pupille du foyer de Raya, dans le donjon, répétai-je.

Il devait être nouveau à Mahair. Tout le monde ici connaissait la maison des orphelins de Raya sur la colline.

— Je n'ai ni père ni mère.

Il n'insista pas sur ce point.

— As-tu été témoin d'activités susceptibles de mener à la capture d'un Jasadi ?

Même s'il s'agissait d'une question classique de la part des soldats, destinée à encourager la vigilance à l'égard de tout signe de magie, je frémis intérieurement. La dernière

arrestation d'un Jasadi avait eu lieu dans le village voisin du nôtre, il y avait à peine un mois. D'après ce qu'on murmurait, j'avais cru comprendre qu'une jeune fille avait vu une de ses amies réparer une fissure dans le plancher d'un simple geste de la main. J'avais entendu toutes sortes de louanges à l'égard de cette jeune fille, pour le courage dont elle avait fait preuve en dénonçant son amie, âgée de quinze ans. Des louanges et de la jalousie – les gens étaient impatients d'avoir à leur tour l'occasion d'être des héros.

— Non.

Cela faisait cinq ans que je n'avais pas vu un Jasadi.

Il fit la moue.

— Le nom de la femme âgée ?

— Aya, mais c'est sa fille Zeinab qui s'occupe d'elle. Je peux vous emmener chez elle, si vous le voulez.

Zeinab était maligne. Elle aurait un mensonge tout prêt pour une situation comme celle-là.

— Inutile, dit-il avant de faire un signe de la main par-dessus son épaule. Allez, file. Et ne reste pas sur la route des vagabonds.

L'avantage, avec les soldats de Nizahl plus âgés, c'était qu'ils étaient moins portés que leurs jeunes collègues sur les tactiques d'interrogatoire et autres fanfaronnades. Je hochai la tête en signe de gratitude et m'empressai de partir.

Quelques minutes plus tard, je rentraï au donjon de Raya. À en juger par l'odeur de cire chaude qui flottait, cela ne devait pas faire longtemps que la dernière fille était allée se coucher. Soulagée qu'elles n'aient pas pensé à mon anniversaire, je retirai mes bottes devant la porte. Raya avait rendez-vous avec le marchand de tissus aujourd'hui. Les séances de troc la laissaient toujours de méchante humeur. Le seul signe de mon anniversaire serait un petit déjeuner avec du feteer feuilleté et beurré et de la mélasse, demain matin.

Je sentis une vague de chaleur en poussant ma porte. Par la chevelure sacrée de Baira, ils avaient recommencé !